

Revue de presse

26 juin - 3 juillet 2009

ZULMA

Le magazine des Livres

Mensuel - juillet - août 2009

Pascal Garnier Simple mais efficace

Pascal Garnier se partage entre textes courts, romans noirs, littérature enfantine et peinture. Il excelle dans la mise en scène de personnages fades à l'existence insipide ; mais sans jamais les juger. Et s'il écrit, c'est parce que, comme disait Pessoa, « la littérature est bien la preuve que la vie ne suffit pas ».

Propos recueillis par Joseph Vebret



■ Vous dites ne pas aimer la « vraie vie ». Pourtant, vos personnages sont de « vrais gens »...

Ce que je n'aime pas, c'est la vision que l'on donne de la soi-disant « vraie vie », version TF1. C'est la fausse « vraie vie », comme il y a de vrais faux passeports. Il ne faut pas confondre.

Depuis que je suis en âge de lire des romans, c'est-à-dire 7 ou 8 ans, je trouve que perdre sa vie pour aller sauver une princesse à la pointe de l'épée, ça vaut le coup. Manifester pour une histoire d'argent, en revanche, ce n'est pas noble.

Dans les faits divers les plus anodins soient-ils, il y a une « vraie vie », comme ce type par exemple qui tue à la hache l'amant de sa femme... Ces gens ont pourtant des têtes de voisins et sont complètement anodins. On s'en rend compte avec les micro-trottoirs télévisés du lendemain : « On n'aurait pas pu imaginer. » « Il promenait son chien et était gentil. » C'est ce que j'adore. Il y a quelque chose de somptueux. C'est une façon de transcender, de magnifier la « vraie vie ». A la limite, je ne fais plus du tout la différence entre ce qui est la « vraie vie » et ce qui est la fiction.

“ Il y en a marre des héros avec des collants bleus et des slips rouges ! ”

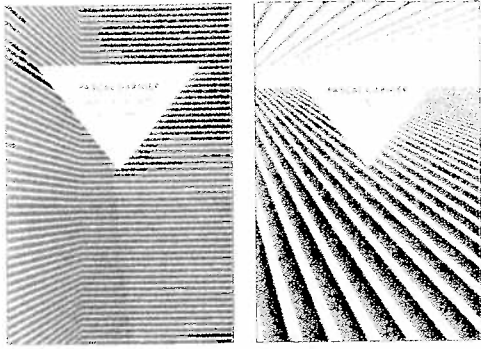
■ Vous êtes parti vers l'âge de 15 ans, pour une dizaine d'années.

Avec des allers venus. À cette époque, il était facile de trouver des petits boulots. On partait six mois au Maroc, au Moyen-Orient, en faisait des choses plus ou moins avouables... Pourtant, je ne suis pas du tout un baroudeur. En fait, j'ai toujours eu l'impression d'être une erreur de casting. Je me suis retrouvé dans des situations un peu rocambolesques alors que je suis plutôt pétéchard. Mais je crois que cette vie est la même que celle de pas mal de jeunes de l'époque : Rimbaud, Bob Dylan, Kerouac... évidemment Katmandou... C'est une jeunesse que je ne regrette pas du tout, même si ça n'a pas été drôle tous les jours. C'était l'insouciance ; on n'avait pas peur.

■ Qu'est-ce qui vous a incité à vous poser, puis à vous mettre à écrire ?

Quand on fait le tour du monde, on s'aperçoit que c'est rond. Finalement, on revient toujours, ou presque, à son point de départ. J'étais un peu fatigué ; une sorte de lassitude. Et puis, la plupart des copains ne jouaient plus le jeu. Ils se sentaient des obligations, reprenaient la petite entreprise familiale, etc.

Pour ce qui est de la venue à l'écriture, cela s'est fait plus tard... l'ennui et l'alcool aidant. Je lisais déjà beaucoup, et depuis longtemps, mais je n'avais jamais pensé me mettre à l'écriture. J'imaginai qu'écrire était réservé à des gens qui avaient des diplômes, ce qui n'était absolument pas



LUNE CAPTIVE DANS UN ŒIL MORT
Pascal Garnier, Éditions Zulma, 156 p., 15,50 €
LA 26, Pascal Garnier, Éditions Zulma 1999 (réédition),
114 p., 15 €

mon cas. En fait, j'étais très complexé. Je ne savais pas conjuguer les verbes, par exemple. Finalement, le style que je me suis construit est un style par défaut.

■ Vous écrivez des livres jeunesse, des polars, de l'humour noir, des romans plus traditionnels... faites-vous des différences ?

C'est un tout. Je n'ai pas l'impression que ce soit une écriture différente. On peut retrouver de moi dans tous les livres, du moins en littérature pour adultes. Et même en littérature jeunesse. Mes livres ne sont pas différents les uns des autres. Les auteurs sont ainsi : nous parlons tous des mêmes choses, la vie, la mort, l'amour... La destination est la même pour tous. Ce qui compte, c'est le chemin que l'on emprunte pour y parvenir. Cela s'appelle le style. Si les thèmes varient, le style reste identique, avec la même exigence vis-à-vis de mes lecteurs, qu'ils aient 14 ou 88 ans. Et c'est un très bon exercice de style. On est obligé d'être concis, de s'exprimer avec des mots simples... et puis il faut qu'il se passe des choses.

■ Dans certains de vos livres, on retrouve quelque chose de Simenon...

Il serait faux de dire que l'on n'est jamais influencé par qui que ce soit, même si l'influence est plus ou moins consciente, et qu'il ne s'agit surtout pas de faire des pastiches. Lorsque je voyage, j'ai toujours un *Maigret* dans ma valise. Dans les romans de Simenon, autres que les *Maigret*, ce que j'aime, c'est ce côté dépouillé, dégraissé. Mais d'autres auteurs sont dans cette même veine. C'est en fait une famille dont on s'aperçoit progressivement que l'on fait partie.

■ Cette capacité à placer des individus communs dans des situations peu communes...

Il y en a marre des héros avec des collants bleus et des slips rouges ! Je trouve héroïques tous ces gens qui se lèvent le matin pour aller travailler. Je les admire. Et ils peuvent, à un moment donné, péter un plomb dans un sens ou dans un autre : faire quelque chose de terrible ou de magnifique. C'est justement dans les circonstances particulières que l'on voit comment les individus se révèlent. Je ne suis pas là pour les juger, mais pour être au milieu de la bascule. On peut très bien devenir l'un ou l'autre. J'ai moi-même été lâche, médiocre... et héroïque. C'est ça qui me fascine.

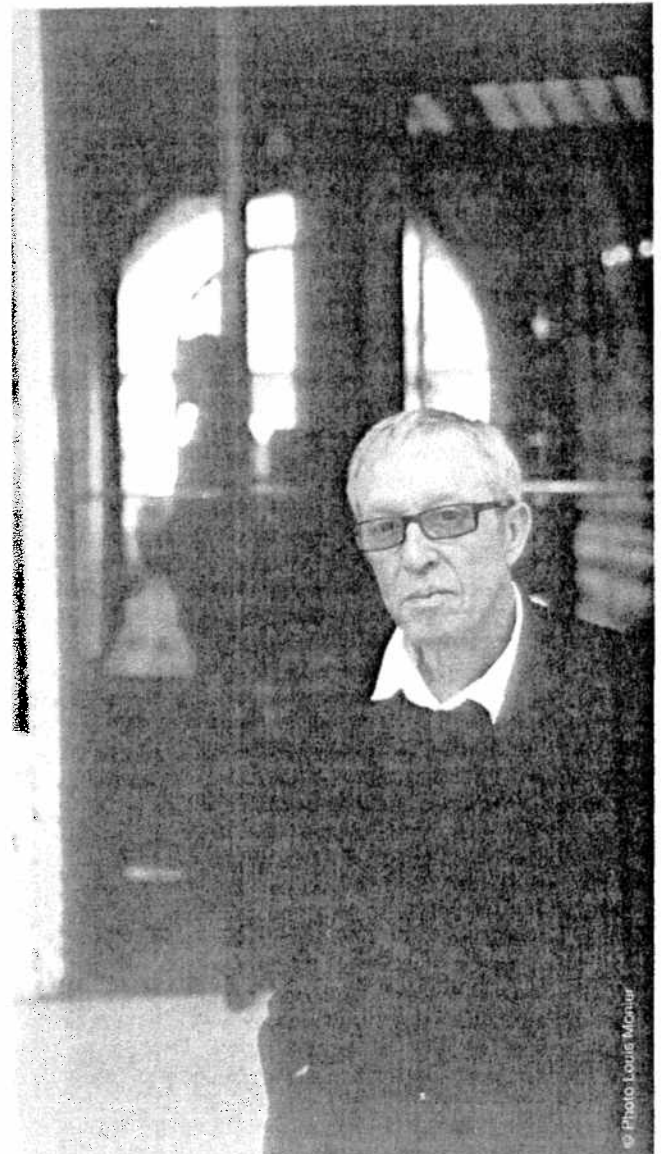
■ Vous êtes fidèle à votre éditeur.

Comment ne pas être fidèle à Zulma ? C'est une excellente

maison d'édition. Je ne dirais pas que l'on a démarré ensemble, mais presque. C'est désormais une histoire de famille, tout en gardant des relations très professionnelles. Ils font très bien leur travail éditorial et nous avons des rapports humains « vrais », ce qui n'a pas toujours été le cas dans des maisons plus prestigieuses. Zulma, c'est à la fois une volonté de qualité de texte et un rapport humain. Il n'y a pas de Borgia caché derrière les rideaux qui vous attend avec un poignard, comme cela peut être le cas ailleurs.

■ Avez-vous des manuscrits au fond de vos tiroirs ?

J'ai deux ou trois livres d'avance, ce qui me permet de me consacrer davantage à la peinture et à mes déplacements pour la promotion des livres parus. Pour écrire un roman, j'ai besoin comme tout le monde de m'immerger. Je n'ai pas de scénario, mais quelques idées de départ, de personnages, de lieux, des situations, des pièces de puzzle jetées en vrac. Et bien entendu, je ne connais pas l'image finale. Je fais des tentatives pendant dix, vingt pages, ensuite le bouquin décolle, vole de ses propres ailes. Il faut pouvoir se mettre en condition. J'ai déjà la première page d'un prochain roman. Elle est bonne. Mais il faudrait que je reste à tournicoter dessus pendant une semaine, ou plus, pour savoir de quelle manière m'y prendre. Pour l'instant, je n'en ai pas le temps. ■



© Photo Louis Monnier

Mensuel - Suisse
juillet - août 2009

36 livres

Prix des lectrices

Voici la première sélection des romans en lice.

Choisis par la rédaction d'edelweiss et des libraires de Payot, dix-sept romans francophones seront lus, decortiqués et analysés par un jury composé de dix lectrices et présidé par Laurence Desbordes, rédactrice en chef. Dix livres vous sont présentés ci-dessous. Les sept autres le seront le mois prochain.



L'impératrice et la royauté (ou l'été)
Que se passe-t-il quand la plus belle fille du campus épouse le garçon le plus sexy de l'université? Eh bien, dans l'univers de Pascale Kramer, ils ne furent pas heureux du tout et n'eurent qu'un enfant, révélateur de ce grand vide des apparences. L'auteure suisse revient à ses amours américaines pour camper cette histoire de pureté qui sombre dans la dépression en réalisant la dureté du monde. Lancinant comme une rage de dents.

De Pascale Kramer, Ed. Mercure de France



La nuit de Fort-Hagggar
Le grand reporter Clifton Cliff a disparu depuis trois ans. Après l'avoir cru mort, sa compagne pense qu'il a rallié l'armée d'Amazones de Zeynab-Reine et probablement perpétré, avec elle, d'horribles actes. Pour en avoir le cœur net, elle part sur les traces de son amoureux. Cette *Nuit de Fort-Hagggar* est un bon roman épique que l'on a du mal à lâcher.

De Stéphane Heume, Ed. Seuil



L'air renouvé dans un net logement
Martial et Odette emménagent dans une sorte de paradis pour troisième âge: une résidence dans le sud de la France où le maître mot est: sécurité permanente. Après une période d'ennui profond par manque de résidents, ce huis clos de «desperate retraités» vire à la paranoïa infernale. Un petit livre drôle et grinçant sur la recherche d'un bonheur promis qui n'arrive jamais.

De Pascale Garnier, Ed. Zulma



La vie amoureuse des fleurs
donne un bon les profanes.
Pour clore le cycle de *L'amour au naturel*, Jean-Pierre Otte examine les émois amoureux des fleurs et les liens puissants qui les unissent aux autres mortels. A travers ces secrets d'alcôve, l'auteur nous mène par le nez au cœur d'une promenade littéraire et sensitive où, derrière un bosquet se tapit l'ombre de Rousseau, de Goethe ou de Stendhal.

De Jean-Pierre Otte, Ed. Julliard



Démanté
Trois personnages filmés, un clown blanc dressé de caniches, une femme sans nom et un enfant sauvage nous livrent leurs pensées et leur détresse d'être humains seul face à une vie sèche et violente. De cet ambitieux premier roman charnel se dégage une intensité qui illumine un récit aussi grave que fantastique.

De Frédéric Digne, Ed. Les Cahiers



Retrouvez cette sélection, durant l'été dans toutes les librairies Payot. Fin août, vous pourrez découvrir les sept romans restants et mi-octobre le gagnant de ce prix.



Le monde d'Archibald
La maison de famille d'Archibald est le pilier central du troisième roman d'Anne Brécart. Un lieu où les enfants viennent en vacances. C'est aussi dans cette demeure que la narratrice trouve les repères qui, toute sa vie, lui ont permis de rester debout. Et c'est là que, finalement, l'héroïne comprend le sens de sa vie.

D'Anne Brécart, Ed. Zoé



Un temps de nuit
Maud et Vincent, un couple qui se forme et se défait le temps d'une nuit. Un couple qui n'est pas appelé à durer, mais qui existe à travers la mémoire des corps. Des années plus tard, les deux amants se retrouvent, puis se repèrent... Un très joli roman d'amour sur des sentiments qui ne connaissent pas l'usure et qui haussent enfin Laurence Tardieu au panthéon des écrivains romantiques.

De Laurence Tardieu, Ed. Stock



Les Amants de la dérive
Choutov, écrivain à la dérive, fuit Paris et son échec sentimental pour essayer de retrouver à Saint-Petersbourg une jeune femme dont il était éperdument amoureux trente ans auparavant. Durant ce périple, il rencontre un vieil homme qui, lui, a vécu le grand amour. De ces deux êtres à la dérive dans une Russie contemporaine naît un magnifique roman, probablement le plus romantique qu'ait écrit Andreï Makine.

De Andreï Makine, Ed. Seuil



L'homme qui aime la vie
C'est Emmanuel Carrère que nous attendions. Un livre sans compassion mais tellement digne sur la beauté d'aimer pour la vie, le bonheur d'être à deux pour affronter ses vicissitudes et sur le courage de tous les anonymes qui luttent pour le bien de l'humanité, ces êtres humbles qui savent masquer leur douleur, leur maladie ou la perte d'un être cher pour mieux aider leurs proches. Un livre éternel.

De Emmanuel Carrère, Ed. P.O.



L'été de Jade
Une grand-mère en Haute-Savoie que ses enfants veulent plus dans une maison de retraite médicalisée est sauvée par Jade, sa petite-fille, qui l'accueille chez elle à Paris. De cette rencontre naît un roman, car Jade est aussi écrivain. Pour son quatrième livre, Frédérique Dogliotti a écrit une merveilleuse histoire d'amour indéfectible entre une vieille dame et sa petite fille que tout oppose dans la vie et qui se retrouvent et se respectent à travers leur amour des mots.

De Frédérique Dogliotti, Ed. Les Cahiers

témoignage chrétien

La résistance spirituelle

www.temoignagechretien.fr

Hebdomadaire
3 juillet 2009

LIVRES

Roman Iran intime

Zoyâ Pirzâd compte parmi les plus célèbres écrivains iraniens contemporains. *Le Goût âpre des kakis*, son cinquième ouvrage, transporte le lecteur dans le quotidien des femmes iraniennes.

« *La faculté d'écrire n'a rien à voir avec l'écriture. En fait, être un écrivain, c'est voir les choses différemment. Les voir tout court.* » Et parvenir à « les faire voir » pourrait-on ajouter à cette réflexion de Zoyâ Pirzâd. Ce que cette iranienne de 57 ans, née d'un père russe et d'une mère arménienne, arrive à faire avec une grande subtilité. Cinq nouvelles divisent les pages du *Goût âpre des kakis*: de l'une à l'autre, les personnages, le plus souvent féminins, réapparaissent furtivement, se font écho.

« DÉGRAISSAGE »

Au fur et à mesure que son couple s'effrite, Leila accorde de plus en plus d'attention aux taches: de fruit, de soda, de graisse... Elles apparaissent un peu partout. La jeune femme s'acharne à les faire disparaître, redouble de techniques et d'astuces. Mais les taches se multiplient, pendant qu'Ali, son mari, la trompe avec d'autres femmes. Jusqu'au jour où Leila décide de demander le divorce, d'ouvrir un cours de « *degraissage* » et de prendre

son indépendance. Suite de courtes saynètes dialoguées, l'histoire de Leila et d'Ali introduit le lecteur à l'univers de Pirzâd. Un style simple, sans fioritures, très poétique. Une écriture qui semble spontanée, distante même, car l'auteur ne s'épanche pas en qualificatifs. Le sujet de ces nouvelles est suggéré plutôt qu'explicité, souligné par la place accordée aux détails: nature morte d'objets disposés dans les intérieurs, arbres (cerisier, saule pleureur, plaqueminier) qui accompagnent chacune des nouvelles, plats que l'on prépare et mange... Imprégné de cette ambiance, le lecteur ressent alors les aspirations des personnages. Les descriptions des sentiments, évacuées d'un verbe, n'en sont que plus fortes. Les femmes « pleurent » beaucoup. Leurs relations aux hommes sont complexes. :

Dans *L'Appartement*, Mahnaz visite le trois pièces de Simine. La première, à qui son mari reproche « *d'imiter*



les Européennes et de ne penser qu'à son job, à ses promotions et toutes ces absurdités » croise la deuxième, dévouée à son intérieur et au bien-être de son époux. À travers

Zoyâ Pirzâd évoque la place complexe de l'individu en Iran.

ses nouvelles, l'auteure dresse le portrait d'une société où les femmes doivent faire un choix: coller au modèle traditionnel de l'épouse ou choisir de s'émanciper, par le travail, le refus d'avoir des enfants... Car les femmes de Pirzâd sont têtues. N'élèvent pas la voix mais suivent leur idée. Difficile pour elles de s'affirmer, de trouver leur place quand à la télévision

les séries montrent des femmes libérées. Films, photos, cuisine ou littérature occidentale émaillent les différentes nouvelles: ils nourrissent les imaginaires et inspirent les personnages, qui travaillent leur identité en conjuguant références occidentales et coutumes iraniennes. Non sans humour: au détour d'un paragraphe, un oncle lit scrupuleusement *Newsweek* de droite à gauche...

L'écriture de Zoyâ Pirzâd évoque la complexité de la place de l'individu dans la société iranienne, l'équilibre des compromis entre famille, traditions, attrait pour l'Occident et sentiments intimes.

Edouard Sauter

Le Goût âpre des kakis, Zoyâ Pirzâd, Zulma, 144 p., 13 €

LE SOIR

Vendredi 26 juin 2009

romans

Le goût ipre des kakis * *

ZOYÀ PIRZÂD

Quatrième livre de l'ironienne Zoyâ Pirzâd traduit en français, mais deuxième pour elle (il est sorti en 1997), ce recueil réunit cinq nouvelles très réussies. Elles racontent, dans la petite musique propre à l'auteur, la vie des gens à Téhéran. Des femmes principalement. Mais devenues de brefs récits, elles ont pris de l'ampleur. Comme leurs héroïnes qui ne se contentent plus des travaux ménagers, ici, les femmes travaillent, ne tiennent pas toujours bien leur maison. Elles rêvent aussi. De mariages mieux réussis. Ou de plus d'argent. Le dernier texte, qui donne son titre au recueil, vient comme un apaisement après les déchirements précédents. Une vieille dame y revoit sa vie et en transmet le flambeau à ses locataires. (L. C.)

traduit du persan (iran) par Christophe Bary. Zulma, 222 p., 18 euros